



N° 11. — 1^{re} année

AOUT 1917

20 centimes

les tablettes

SOMMAIRE : A Gorki — Sauvons l'avenir, E. B. — Requiem! IWAN GOLL — Les fous, H. DE FITZ-JAMES — Des paroles..., ENRICO BIGNAMI — Lettre aux Suisses, JEAN LOUIS Livres et Revues — Le Ballet des Nations, VERNON-LEE — Bois gravé de FRANS MASEREEL.

CONDITIONS D'ABONNEMENTS. — Pour tous pays : Un an, 2 fr. — Six mois, 1 fr.

Adresser ce qui concerne : la Rédaction, à Claude LE MAGUET ; l'Administration, à Albert LEDRAPPIER
Case postale Jonction 13718, Genève.

A Gorki

Ce n'est pas assez que les gouvernements maîtres des peuples les tiennent dans une nuit profonde de meurtre, de haine et de sottise. Il faut encore qu'ils déshonorent les rares hommes restés libres.

En Russie, où de si grandes espérances de libération se sont un jour levées, avant qu'elles n'aient été trahies à leur tour, des hommes intrépides n'ont cessé de lutter pour l'union des peuples. Parmi ces internationalistes, une grande figure de l'art européen, un héros de Vie humaine, Maxime Gorki. Il fallait déshonorer ces hommes. Un perpétuel complot est organisé pour faire d'eux des « agents de l'étranger ». La presse presque tout entière, au service des Etats et de l'Argent qui les mène, échafaude stupidités sur infamies; la presse neutre, et particulièrement la presse suisse, fait chorus. Les dénégations que ces hommes font entendre, les démentis formels qu'opposent les faits, et aussi leur passé, leur pensée, leur foi sociale, toutes les protestations sont étouffées. Il semble qu'aucune vérité ne perce plus l'atmosphère de mensonge sénile, où l'Europe supporte d'être maintenue. Gorki à son tour est en butte à ces honteux outrages. On le dénonce comme « agent conscient ou inconscient de l'Allemagne », traître et vendu.

La cause d'un esprit libre est celle de tous les esprits libres du monde. A la grande âme généreuse de Russie, au fils d'un peuple de souffrance, qui sut exprimer tant de la souffrance humaine et de la foi en la liberté, nous adressons ici notre salut. Nous sommes avec lui. Qu'il persévère dans sa mission d'affranchissement des âmes et dans sa voie d'abnégation, quelque ignominie que lui réserve ce monde. Qu'il réponde à ces misérables qui l'injurient, avec sa haute fermeté triste, comme il vient de le faire à l'un d'entre eux : « La patrie est le peuple, et je le sers depuis un quart de siècle déjà; ce n'est pas à vous, malheureux, qu'il appartient de m'accuser. »

Genève, 18 août 1917.

PAUL BIRUKOFF, JEAN DEBRIT,
HENRI GUILBEAUX, P.-J. JOUVE,
CLAUDE LE MAGUET, FRANS
MASEREEL, ROMAIN ROLLAND.

Cette protestation paraît en même temps dans *La Nation* et *les tablettes*. Par suite d'une erreur, le texte de *La Nation* présente quelques variantes supprimées dans notre texte définitif.

Sauvons l'avenir

Des coins de la terre qu'embellit la plus radieuse nature transformés en immenses abattoirs où s'entrégorgent les peuples. Des centres d'activité devenus de sinistres ossuaires où gisent les forces des nations qu'une œuvre « civilisatrice » plaçait en tête du monde. La mort dans tous ses raffinements crachée par les plus monstrueux appareils qu'ait inventés la Science. Le triomphe de la barbarie en pleine période de « lumière ». Voilà le bilan des siècles d'efforts vers le progrès, la formidable géhenne où se débat depuis trois ans l'Humanité convulsée.

D'un côté, à l'avant: des armées qui luttent, des millions d'hommes qui agissent, prêts à se déclencher sur un ordre, un commandement, un signal; — de l'autre, à l'arrière: la foule des spectateurs, de ceux qui écoutent ou prennent une part indirecte à la bataille, de ceux qui devraient rester les

plus calmes, les plus réfléchis parce que les moins engagés sous l'action, les moins contraints d'abdiquer leur pensée.

Parmi ceux-là, il est des hommes dont la haute valeur artistique, philosophique ou sociale se prostitue et sombre dans les plus vulgaires et plus haineuses déclamations.

Des maîtres qui constituaient l'élite sont devenus, on ne sait pas par quel revirement, les sicaires du fanatisme. La haine, la vengeance, les représailles: quoi de plus vil! Mais la « haine indignée, la soif des saintes représailles, la haine sacrée, les saintes vengeances... » Des plus inconnus aux plus célèbres artisans du verbe, c'est à qui s'excitera, s'essayera à mieux crier que son entourage. Des femmes aussi ont perdu toute décence et font chorus dans la mêlée. Echevelées Euménides ou très militantes Amazones, elles ne le cèdent en rien à nos beaux phraseurs.

Il faut hurler avec les loups.

Qui garde sa dignité, ne tremble ni ne s'incline devant les Idoles érigées par tous ces suborneurs de la démence, est considéré comme suspect.

Quel écœurement!

Quelle immense responsabilité assument devant l'avenir ceux et celles qui prennent à tâche de forcer les consciences et d'attiser l'incendie!

On ne discrédite pas une cause comme celle que nous revendiquons l'honneur de défendre — celle de l'Humanité, — avec un si pompeux attirail d'invectives, de cris et de malédictions.

Ceux qui se battent n'ont que faire des tirades que leur consacrent si prolifiquement nos Tyrtées de théâtre et d'université.

Ceux qui se battent — et parmi ceux-là, combien de simples, de vrais, de sacrifiés! — bien plus qu'avec de la haine se battent avec une confiance calme et une froide résolution.

Leur courage n'a besoin ni de fanfares, ni d'applaudissements. Ils marchent. Ils savent que dans l'engrenage qui ne les lâchera point, ils doivent marcher.

Clairons et tambours, dans l'enthousiasme irréfléchi qui précéda la mêlée, purent un instant verser de « l'héroïsme » à nos nerfs.

C'est fini.

La voix du cœur est la plus forte parce que la plus profonde.

L'homme que des férocités ancestrales, soudainement réveillées, changent en brute, n'en reste pas moins capable d'affection et de générosité.

La guerre a déchaîné tous ses instincts, les bons comme les mauvais.

Ceux qui spéculent sur ces derniers en les couvrant de l'autorité de leurs noms et du crédit de leurs œuvres commettent un crime.

Ils troublent et aveuglent des consciences. Ils retardent l'émancipation de l'Humanité.

Parents, professeurs, écrivains, vous qui aviez une mission éducatrice à remplir et n'avez su, sous couleur de patriotisme, insuffler à nos âmes que méfiance et que haine; vous qui, jadis, regardiez grandir nos imaginations et, pour les enflammer, n'avez trouvé que faits d'armes, combats épiques, fastes militaires; vous qui nous avez vus partir vers la frontière, enthousiastes et fous, chantant la Marseillaise: interrogez-vous, demandez-vous si vous n'êtes pas un peu responsables de ces hécatombes qui ensanglantent depuis trente-six mois tous les champs de carnage de l'Europe en furie!

Vous idéalisiez un mal dont nous avons, nous, suffisamment contemplé toute l'horreur pour qu'il remplisse à jamais nos cœurs de dégoût et d'épouvante.

Voyons la guerre telle qu'elle est.

Non comme une grandiose épopée digne d'être vécue, telle qu'elle nous apparaissait autrefois, magnifiquement illustrée par la plume ou le pinceau de vénérés maîtres; non comme une sublime déesse à qui nous brûlions d'immoler le meilleur de notre être; encore moins comme une fatalité historique ou une inéluctable nécessité; mais comme le plus abominable fléau qu'aient perpétué l'inconséquence et la lâcheté des peuples.

Ne désespérons point.

Ayons le courage de proclamer, pour ceux qui n'osent ou ne peuvent se faire entendre, notre confiance en l'avenir, notre attachement à la vérité.

Veillons sur les consciences de nos fils, de nos frères, de nos amis plus jeunes, déjà aux écoutes et prêts à enregistrer, à admirer, à répéter nos paroles et nos gestes. Préparons-les à d'autres leçons, à d'autres héroïsmes que ceux qui sollicitèrent nos imaginations avides et si faussement orientées. Dressons devant leurs yeux, afin que leurs cœurs encore purs s'en imprègnent pour longtemps et s'ouvrent aux beautés de la vie triomphante, les lugubres visions de batailles, les affres des sanglantes agonies...

Et surtout, oh oui! surtout, préservons-les de la haine.

La haine ne rendra pas plus la vie à un seul des soldats tombés pour la défense d'une « cause », qu'elle ne rétablira le droit ou ne réparera les ruines amoncelées sur les champs de carnage.

La haine est destructrice.

La haine appelle la haine et son hideux cortège de vengeances et de représailles.

Oh! puisse un jour chacun comprendre qu'il a une volonté à opposer à celle de ses conducteurs!

Puissent les peuples tenus en armes et agenouillés devant le Dieu qu'ils implorent de leurs prières et de leurs lamentations, ô dérision! — reconnaître leurs torts et comprendre que sans eux les guerres n'existeraient point!

Combattants de toutes les nations qui luttez héroïques et dans l'accalmie des repos méditez sur la gloire;

Prisonniers de tous les camps de misères et de représailles dont l'énergie surnage;

Mères très bonnes, mères douloureuses, mères repentantes qui veillez aux foyers désertés par vos fils;

Infirmières, dont la douceur et le dévouement s'épandent au chevet des blessés en d'inaltérables consolations;

Penseurs que la folie mondiale n'a pas atteints et qui, sans trêve, avivez la flamme ardente de la vérité;

Spectateurs de tous les désastres qui, impuissants et frémissants, écoutez la bataille;

Amis lointains, amis perdus ou ignorés que la répercussion des canonnades fait tressaillir et navre;

O vous dont les esprits ont surmonté la haine et chassé l'atavique faiblesse;

Vous les simples et les courageux;

Soyez les purs flambeaux qui guideront la génération montante vers le plus haut culte qu'un Dieu ait institué: l'universel amour!

E. B.
Interné français.

REQUIEM I¹

I

La Mort, le carnaval de la Mort! Masques noirs qui sautaient; âmes, qui formaient des nuages rougeâtres au-dessus du charnier.

Au-delà d'une forêt ivre d'obus: les courbes immenses des hommes! Les étoiles dansaient farouches parmi les combattants!

Voici le buisson des baïonnettes; la barbe dorée d'un homme y fleurit; un homme, comme il ressemble à mon père! Homme de la Terre, viens-tu pour me tuer? Mais non, sans farce: à bas le masque! Embrasse-moi donc!

Mais des yeux flambent et incendient le soir de cuivre! Un apache: est-ce sa baïonnette, est-ce sa bouche aux dents aiguës qui brillent? Son bras qui me happe est gelé dans la mort: (hélas! il hamera toujours, il hamera à travers tous mes cauchemars!)

L'étoile d'une médaille brille sur un torse râlant. Une bague cingle un doigt crispé et l'éclaire. Combien de vies prodigue-t-on en ce jour! Les tombes s'ouvrent machinalement.

Ah, mon frère: tu embrasses la terre si lourdement! Mon bon camarade, tu as de l'or et du sang autour du front: donne-moi la main!

Oh pourquoi, grand prince de la vie, pourquoi es-tu muet? Tu trébuches? Tu te penches si bas?

Cà, c'était une mitrailleuse! Et il s'agenouille, bête comme un pantin, dans l'herbe qui hésite et qui frissonne!

Mon pauvre ami!

II

La Guerre repue mordait jusqu'à la moëlle des pays;

La Guerre jetait son ombre géante sur les ports éclairés d'hommes, sur les fabriques et les usines tremblant d'intense lumière;

La Guerre labourait les jeunes champs et abattait les vieilles forêts.

La Guerre était l'Invisible partout: son poulx frappant les fibres des hommes, sonnait avec les cloches des villages, tonnant la nuit pendant l'orage.

La Guerre, c'était la date journalière du calendrier. C'était le chiffre du siècle. C'était la plainte des pauvres; la rage des faibles. C'était la faim. C'était la mort.

La saignée de l'Europe; le choléra parmi les sombres ruelles des villes; la haine hurlante des esprits.

C'était la Guerre: et le soleil restait figé au ciel comme un rubis, un œil rond qui saigne.

Côteaux rouges du printemps. Neige rouge de l'hiver.

Sang qui jaillissait des montagnes vers les fleuves, vers les lacs.

Fusées de sang: les chaussées et les boulevards.

¹ Paru aux éditions de *demain*, Genève, 1917. Prix: 2 francs

Drapeaux gonflés de sang sur les places, sur les casernes, devant les bars.

Les journaux étaient imprimés avec du sang.

Les téléphones rebondaient du tumulte du sang.

C'est le cœur de l'Europe qui coulait.

C'est la Mer Rouge qui dansait.

III

Vous tous, mes frères! Vous, Tommies, Poilus, Bava-
rois, Moudjiks, Bersagliers, Honveds! Vous tous, naguère le bou-
levard, la salle des fêtes, la foule, la mer qui me portait comme
son onde!

Européens, visage de lait et de sang! Chacun le fils d'une
splendide mère! O vous, symboles des choses éternelles: amour
dans l'œil limpide, bonté souriante sur vos lèvres, et la sagesse
de votre front penseur!

Créatures de la Grande Bonté: comme un faisceau de rayons
de soleil autour de moi (est-il quelque chose de plus pur que du
soleil?)

Et vous! Peuples des îles vertes de l'océan, des caps pointus,
de golfes au nom sonore, de ports largement ouverts, où la mer
étreint la Terre. Zouaves, Nègres grimaçants, Indiens rêveurs!

Vous tous, nourris de Soleil et de Terre! Vous tous, enfan-
tés dans un amour surhumain!

Je ne crois pas à votre haine! Je ne crois pas à votre guerre!

Vous les peuples de Dieu! Et vous, prédicateurs, maitres d'é-
cole, juges et moralistes! Inventeurs des Enfers, des Prisons,
des Guillotines!

Vous, citoyens, soumis à la loi effritée, et pourtant fiers de
cette liberté, que vous n'échangiez que contre la mort.

Vous, si confiants dans votre propre droit et dans celui du
voisin! Qui érigiez les polycliniques, les asiles de nuit et les théâ-
tres du peuple. Qui construisiez chacun sa maison à l'alignement.
Qui ôtiez le chapeau devant quiconque vous saluait!

Vous, qui saviez la valeur de toute chose. Sacrifiant la moitié
d'une vie pour découvrir une étoile lointaine. Suicidés — o les
plus pudiques — ne pouvant survivre au reproche d'un être aimé.
Hommes subtils!

Non, vous ne pouviez tuer! Vous ne pouviez assassiner! Je
ne crois pas à votre haine! Je ne crois pas à votre guerre!

(Traduit de l'allemand).

IWAN GOLL.

Les fous

Il ne faut pas confondre: tous les fous ne sont pas mé-
chants, mais tous les méchants sont fous. Et n'est-ce pas cruelle
folie que de continuer cette guerre, lorsque chaque jour
d'hostilité dévore ce que des années ne remplaceront pas.
Mais l'honneur l'exige. L'honneur de qui, de quoi: de la
France, de l'Angleterre, de l'Allemagne, de l'Autriche? L'é-
pée de l'Allemagne ne rentrera au fourreau qu'avec honneur.
Pour cela, je ne connais qu'une manière, elle y devrait rentrer
pour n'en plus sortir jamais. De son côté l'honneur de la
France exige la rétrocession de l'Alsace-Lorraine. Mais à pro-
pos, qu'est-ce que l'honneur? « Ce que les autres pensent de

nous » dit Larousse. Voilà bien de quoi immoler sept millions
de jeunes gens, qui ne penseront plus rien du tout, et en faire
mutiler cinq millions d'autres qui penseront que c'est cher. A
cette formule de Larousse, j'en préfère une autre de Caldey-
ron: « L'honneur est fait de redoutable orgueil et de haute
abnégation ». Simplifions cette dernière et nous arriverons à
ceci que l'honneur est l'orgueil, le sublime orgueil du désin-
téressement. Il est vrai que Caldeyron parlait des temps che-
valeresques et que Larousse parle des temps carnavalesques;
de notre carnaval sanglant où tout devait se travestir à tel
point qu'on dit aujourd'hui honneur pour convoitise; qu'on
dit aujourd'hui France, Allemagne, Russie, Autriche, Angle-
terre sans plus songer qu'il ne s'agit pas seulement pour cha-
cun de ces pays de quelques méchants fous, avides détrous-
seurs de la vie, mais de millions d'hommes, de femmes, d'enfants
partout, oui partout semblables, qui voudraient vivre en paix,
travailler toute la semaine et s'amuser le dimanche. Ils sont le
nombre, c'est vrai, mais les faibles et les doux, ligottés de men-
songes par les forts et les cruels. C'est pour leur délivrance
à tous, sans distinction de race, de langage, de nation, que nous
combattons, sacrifiant ainsi notre fragile existence à la vie
éternelle de l'humanité sainte. Notre orgueil est d'être désin-
téressés: pour glaive nous avons notre pensée, chaque jour
retrempée à la flamme d'amour. Jamais, jamais nous ne la
remettons au fourreau. D'autres après nous, les enfants
d'aujourd'hui, la prendront de nos mains pour la brandir
toujours plus claire. Notre récompense, — nous n'en voulons
pas d'autre — sera de survivre bénis dans leurs cœurs. Ce
sera notre ciel.

HENRY COMTE DE FITZ-JAMES.

Des paroles...

Des paroles, malheureusement, alors qu'il faudrait des faits
prodigieux, surhumains, pour rappeler à la raison, pour se-
couter cette pauvre humanité hantée par la manie de l'hom-
icide et du suicide. Insensible à la vue des torrents de larmes
et de sang; insensible aux cris de douleur de millions de veuves
et d'orphelins; insensible au spectacle des misères les plus dé-
chirantes, des ruines qui s'entassent sur les ruines, elle court
follement à l'abîme. Les hommes sur le front ne pensent qu'à
se frapper et à s'égorger; ceux de l'arrière ne se préoccupent
que de préparer de la chair à canon fraîche et des munitions.
Tout cela jusqu'au bout, jusqu'au dernier homme, jusqu'au
dernier centime.

Il faut en effet une bonne dose de foi ou de bêtise pour
persister à parler de paix, à la vue de tant de violence et de
brutalité. Et pourtant, nous maintenons nos positions et nos
espérances, nous nous confirmons dans notre foi, et nous
persistons dans nos efforts.

Le jour du réveil qui permettra à la raison de reprendre son
règne devra venir... Mais vouloir n'est pas toujours pouvoir,
surtout quand on se trouve en face d'ennemis qui ont tout
pour eux: la force et le nombre, l'or et les honneurs, jus-
qu'aux victimes de leur prépondérance, et quand on ne dis-
pose soi-même que de moyens insignifiants, d'une foi qui ne
peut se traduire qu'en paroles.

Comment ne pas se sentir mortifié, découragé, désespéré
même? Et cependant cette horrible conflagration à laquelle
nous assistons à la fois angoissés et humiliés, a été préparée,

nourrie, rendue inévitable par des paroles de toute nature et de toute couleur, prononcées chaque jour par des hommes intelligents et par d'autres qui déraisonnent. L'instrument qui a été au service néfaste du mal, ne pourrait-il pas servir le bien plus facilement encore ?

Ceux qui voyaient clair ont avisé à temps. Peine inutile ! Quelques-uns prévoyaient et décrivaient les conséquences du danger avec une éloquence qui aurait dû faire réfléchir. Mais le mal ne faisait qu'empirer.

Depuis quarante ans, la littérature dite de guerre, pangermaniste, nationaliste, panslaviste, que sais-je ! empoisonne l'Europe. Les chefs responsables, les diplomates, les écrivains militaires, les foudres de guerre ont mobilisé la presse, jour après jour, tantôt glorifiant l'attaque et prêchant la revanche, tantôt poussant à la conquête, en prédisant l'heure décisive. L'heure fatale a sonné comme un glas.

Cinq ou six millions de morts ou de mutilés, des centaines de milliards dilapidés, décombres sur décombres ! Maintenant encore des tribunes, des chaires, des salles de rédaction, de tous ceux qui sont à l'abri du feu ne cesse de se répandre le flot de cette littérature de guerre qui grise ceux qui l'écrivent et ceux qui la lisent.

Prévoyant ces effets funestes, un vaillant écrivain de la Suisse française : *Edouard Rod*, écrivait en 1889 dans son livre : *Le Sens de la Vie* : « Je vois un autre, plus rapproché, plus cruel péril ; plus cruel parce qu'il n'a nulle excuse, parce qu'il est absurde, parce qu'il n'en peut résulter aucun bien. Chaque jour on pèse les chances de la guerre du lendemain et chaque jour elles sont plus impitoyables... Les déclamateurs à gages, les ambitieux exploités des mauvais penchants des foules et les pauvres d'esprit, que trompe la sonorité des mots, ont tellement envenimé les haines nationales, que la guerre de demain jouera l'existence d'une race... La pensée recule devant une catastrophe qui apparaît au bout du siècle comme le terme du progrès de notre ère, mais il faut s'y habituer pourtant. Depuis vingt ans, toutes les forces du savoir s'épuisent à inventer des engins de destruction. Des peuples entiers vont s'entr'égorger. On vole leur temps pour leur voler plus sûrement leur vie ; pour les préparer au massacre, on attise leur haine en leur persuadant qu'ils sont haïs. »

Dans cette œuvre néfaste de haine, d'empoisonnement, de bouleversement des consciences, les métaphysiciens guerriers se sont distingués dans plusieurs pays, en divaguant à l'instar des esthètes qui magnifient la noblesse et les bienfaits de la guerre, sur les questions de religion, de race et de culture avec leurs sophismes et leurs paralogismes. On distingue catholiques et protestants, luthériens et calvinistes, on tombe sur les musulmans, on les exalte pour proclamer une fois de plus la guerre sainte de la foi contre la religion, ou de la religion contre la foi. C'est à qui accumule le plus de préjugés et énonce le plus d'absurdités.

Là où il s'agit d'éléments plus ou moins impondérables, la discussion s'acharne et les flots d'éloquence montent toujours plus haut. Civilisation latine et civilisation germanique. Ici tous les défauts, toutes les lacunes, là toutes les qualités, toutes les valeurs.

Jusqu'à la veille de la guerre, les courants supérieurs, sans nier les caractères particuliers à telle région, préconisaient une synthèse culturelle, une civilisation européenne. Aujourd'hui on ne bavarde que de cultures séparées, étrangère l'une à l'autre par leur esprit et leur méthode. Où est la ligne d'é-

volution indépendante ? La vérité de l'unité culturelle, d'un ensemble dans lequel se croisent, se pénètrent et se vivifient les forces de l'histoire est si évidente, qu'avant la guerre, elle semblait en dehors de toute discussion. Il suffit que le canon tonne pour qu'elle ne soit plus vraie. Ce phénomène, selon Ciarski, trouve son explication dans l'antagonisme entre la base sociale idéale et les régimes politiques de la société européenne.

Nous touchons ici à la contradiction essentielle, fondamentale de l'impérialisme mondial.

De cette culture spéciale on a voulu faire dériver une théorie spéciale de l'histoire. Pour quelques métaphysiciens l'histoire est une fatalité. Mais ne sont-ce pas les hommes, donc nous-mêmes, qui faisons l'histoire de nos mains, en forgeant notre destin ?

La science n'est pas fataliste, tout au plus est-elle déterministe ; nous ne sommes pas des visionnaires en travaillant pour des buts pratiques, même s'ils sont difficiles à réaliser ; et nous travaillons aussi en vue d'un idéal, lorsque nous défeuilleons les gloires des couronnes belliqueuses.

L'heure grave ne devrait nous inspirer que des paroles austères. La guerre n'est pas une catégorie philosophique. Si longue qu'elle soit, elle passera. La tragique ivresse prendra fin, l'heure du réveil terrible sonnera. Quel que soit le sort des armes en Europe, il n'y aura que des vaincus. Les peuples alors demanderont compte à leurs chefs et maîtres de la boucherie effroyable et stupide, de tant de ruines et de deuils. Plus la guerre scélérate durera, plus le danger des guerres civiles augmentera dans les Etats. Et les soldats revenant du front seront implacables et plus exaspérés que tous les autres.

Gare à vous, hommes, mes frères, qui, avec un aveuglement obstiné, avec une inconscience pleine de présomption et de cruauté, avez semé le vent des massacres et de la destruction : vous récolterez la tempête !

(Traduit de l'italien).

ENRICO BIGNAMI
Directeur de la revue *Cænobium*.

Lettre aux Suisses

Camarades Suisses, je vous salue ! je suis Français, j'arrive de France, je suis pour quelques semaines dans votre pays, et j'aime à respirer, auprès de certains d'entre vous et auprès de ceux à qui vous avez permis de s'épanouir, une atmosphère moins lourde, une atmosphère de vérité et de liberté.

J'ai vu des œuvres et des hommes. J'ai compris qu'il existait ici, sous des formes de pensée diverses, dans des âmes de toutes les nations, un même courant profond contre la guerre des peuples exploités et trompés, contre la haine, une pensée antimilitariste et internationaliste, travaillant pour l'unité fraternelle des hommes. Nous connaissions bien, en France, *Au-dessus de la Mêlée*, mais nous ne savions pas si ce cri se rattachait à un courant humain, ou s'il n'était qu'un cri solitaire de l'idéalisme personnel que nous connaissions déjà par *Jean-Christophe*. J'ai vu Romain Rolland, qui lutte pour la liberté et domine la haine des races, qui trouve la même humanité en tous les hommes, parce qu'il sait aller jusqu'au fond de leur âme en les enlaçant de toute sa compréhension et de tout son amour. J'ai lu *Les Temps Maudits*, l'admirable poème de douleur de Marcel Martinet ; le *Poème contre le*

grand crime, de P.-J. Jouve; j'ai vu les poignants dessins de Frans Masereel; j'ai eu des échos du livre tragique de Dupin, *La Guerre Infernale*. J'ai lu encore la revue *Demain*, d'Henri Guilbeaux, combattant d'un rude combat pour l'internationalisme zimmerwaldien; *Les Tablettes*, de Claude Le Maguet, de pensée anarchiste et tolstoïenne; *Le Carmel*, de Charles Baudoin, œuvre d'un bel idéalisme; *La Nation*, où la politique des différents pays n'est pas jugée au nom d'un intérêt national, mais au seul nom de la justice. Camarades suisses, je vous remercie d'avoir parlé, je vous remercie d'avoir permis de parler à ceux des autres nations qui vous ont demandé asile. Ainsi, j'ai eu la révélation que la justice et l'amour n'étaient pas vaincus.

Vous ne savez pas, vous ne pouvez pas savoir quelle douloureuse agonie morale ont vécue ceux qui sont restés purs au sein de la tourmente. Je suis certain qu'il en a été de même en Allemagne, dans la Russie d'avant la Révolution, dans tous les pays belligérants. Mais je ne puis parler qu'au nom des quelques Français qui sont restés des hommes, puisque, avant de venir parmi vous, je n'avais pas quitté la France depuis le début de la guerre.

Non, vous ne savez pas! vous pressentez, et c'est cela qui vous arrache, à vous tous que j'ai nommés et aux autres frères que je ne connais pas encore, ces cris généreux; mais vous ne savez pas intégralement. Vous savez que les nations divaguent, mais vous n'êtes pas au cœur de la divagation; vous n'entendez pas chaque jour vos semblables outrager la raison et blasphémer l'amour. Ou du moins, vous pouvez leur répondre. Vous n'êtes pas dans la situation de ceux qui sont condamnés à se taire, contre leur conscience, parce qu'ils sentent qu'ils aggraveraient le mal en voulant le combattre, qu'ils ajouteraient par leur apostolat, l'obstination et l'hypocrisie conscientes aux préjugés hideusement, mais spontanément imbéciles et brutaux. O camarades, vous ne savez pas l'horreur de sentir ses frères mentir à leur cœur, de voir les mamans glorifier la mort de leurs fils, de voir les pères ouvrir les journaux sans frémir et discuter froidement les opérations infernales au milieu desquelles se trouvent ceux pour qui ils devraient fouler aux pieds leurs « devoirs » de citoyen. Vous ne savez pas l'horreur d'être traité de lâche et de traître, lorsqu'on leur dit de toute son âme brûlante de désespoir: « C'est mal! » Vous ne savez pas le frisson de voir des enfants partir en chantant sur les champs noirs où ils mourront dans la détresse et l'abandon. Vous n'avez pas été mêlés pendant trois ans aux monstruosité enfantées par cette idéologie sociale dans laquelle ont sombré ceux en qui l'on croyait, les aimés, les respectés, tous, tous... O camarades, merci de m'avoir prouvé que les ondes bienfaisantes peuvent déferler sur les plages désertes où agonisent ceux qui savent encore souffrir.

Hélas! je dois avouer qu'ils ne sont pas nombreux. Certains ont l'esprit assez large pour embrasser encore tout l'univers dans leur horizon, et le jugement assez droit pour rester sans préjugés, mais ils se bornent à l'ironie et au mépris. La cruauté de leurs semblables les rend conscients de leur liberté, leur donne un sentiment aristocratique de leur valeur, qui les scinde plus irrémédiablement de toute humanité. Ils triomphent presque du mal, qui, par contraste, semble les élever. Ils ne sont pas crucifiés comme le Nazaréen, que l'amour faisait souffrir de toute la souffrance humaine. Peut-être, d'ailleurs, ne sont-ils coupables que de faiblesse, s'ils conservent cette indifférence comme un moyen de défense

vitale, pour n'être pas vaincus par trop de détresse, s'ils arrivaient à réaliser dans la plénitude de leur humanité ce qu'est le suprême adieu d'un enfant qui meurt, ce qu'est la torture physique de ceux qui agonisent pendant des mois, ce qu'est l'appel éperdu à la vie qui s'en va de ceux qui meurent quand le printemps renaît, la main dans la main d'une femme aimée qui pleure silencieusement. Oui, je comprends que l'on hésite à voir en face toute cette misère, toute cette misère que tu as chantée avec la simplicité de la plus profonde désespérance, ô Martinet!

Frères d'ici, il faut que vous sachiez que cette douleur, que vous comprenez et que vous sentez, nous la vivons, nous, nous la subissons concrètement comme un fardeau de tous les jours, et que, si vous communiez dans la même pitié, nous sommes solitaires, dispersés, muselés par la crainte qu'on ouvre nos lettres, par la peur d'amener ceux qui sont mobilisés à des révoltes qui leur seraient fatales. Au lieu de nous unir, nous devons presque nous fuir, pour épargner aux innocents les répercussions qu'aurait notre franchise.

Nous ne sommes pas des lâches: en vérité, nous ne pouvons rien. Nous ne sommes pas assez nombreux. Nous sommes étouffés par la vie de tous les jours. Ces paroles de douleur et d'imploration, que je prononce parmi vous, je n'aurais pas pu les formuler dans l'obsédante et stérilisante inertie qui règne là-bas...

C'est pourquoi je veux terminer cette lettre par un appel. Vous qui êtes neutres, Suisses amis, et vous, mes compatriotes et mes frères de toutes les nations qui résidez chez les neutres, parlez, parlez haut. Agissez, combattez votre combat pacifique pour que les combats sanglants s'apaisent. Peut-être pouvez-vous hâter l'heure. Songez que chaque minute gagnée gagne aussi plusieurs vies.

Et quand viendra la paix, quelle que soit l'heure qui sonnera sa venue, il faudra encore que vous parliez haut. Songez que les peuples sont dans l'erreur et le blasphème, que ceux qui sont libres et bons sont vaincus ou bafoués, et perdus dans la masse. Songez qu'une paix établie dans ces conditions sera une paix de mensonge et d'intérêt. Vous qui, d'ici-là, pouvez vous grouper et préparer efficacement les moyens de parler haut, il faut que vous sachiez agir quand cette heure viendra. Il faut qu'alors le monde étonné entende éclater la voix claire et oubliée de la Justice, et de l'Amour; il faut que, lorsque les pauvres petits diplomates se livreront à des combinaisons malpropres autour de leurs tapis verts et que les bourgeois dociles les approuveront en lisant béatement leurs journaux, il faut qu'alors vous émettiez une lumière éblouissante qui fascine les hommes, qui arrache de force leurs regards de la comédie grotesque et sinistre jouée à leurs dépens par les politiciens. Le peuple ne demande qu'à entendre votre voix, qu'à répondre à votre appel. Il est bon, il est intelligent, il est idéaliste. Mais il est faible et candide, il « marche », et pour comble de malheur, il devient mauvais quand on le trompe, même s'il l'ignore. Il a besoin de vous. Il a besoin des esprits libres et humains. Et il a besoin des esprits universels, pour lui rappeler qu'il n'y a point de barrières entre les hommes; pour lui dire que la guerre n'a pas accru l'antagonisme imaginaire de deux races, mais qu'elle les a unies jusque dans la douleur de leur chair labourée; pour dire aux mères que toutes les mères sous leur héroïsme apparent, ont le cœur aussi déchiré quand leurs petits se sont en allés; pour dire aux hommes qu'ils jetaient le même regard vers le ciel bleu quand ils sortaient

de la tranchée; pour leur dire que le même rictus déformait leur visage quand les balles déchiraient leurs muscles. Il faut leur dire cela.

Ce qu'il faut aussi, — et c'est mon dernier appel, — c'est que tous les neutres soient unis dans ces mêmes pensées et tendus vers le même but. J'ai parlé « aux Suisses ». Hélas ! vous êtes bien peu qui m'entendez. Vous me paraissez beaucoup et j'ai l'impression de lancer un large appel collectif, parce qu'en France, ils sont si peu ! Et lorsque je réfléchis, je sais que vous êtes peu de libres, peu d'humains. Les Genevois sont pour la plupart plus chauvins que les Français. J'ai entendu dire que certains Suisses du Nord pavoisaient quand ils apprenaient une victoire allemande...

L'autre jour, un Lausannois me disait, en parlant des Alliés: « C'est moins que jamais le moment de songer à la paix. » Or, il fait paisiblement de l'industrie, et je conclus de cette parole que la guerre doit sensiblement accroître ses bénéfices. Je lui ai parlé, simplement, et il a fini par me faire cet aveu: « Evidemment, j'en parle à mon aise, moi qui vis paisiblement à Lausanne. » Suisses belliqueux, réfléchissez, et vous ferez tous, loyalement, cet aveu. Que la neutralité de votre pays ne vous rende pas plus intransigeants pour les autres, mais plus lucides. Vous pouvez être des ouvriers de paix. Ecoutez un Français qui arrive de France, et qui vous dit: « Réfléchissez. »

JEAN LOUIS.

Si l'on vous disait que tous les chats d'un grand pays se sont assemblés par milliers dans une plaine, et qu'après avoir miaulé tout leur saoul, il se sont jetés avec fureur les uns sur les autres et ont joué ensemble de la dent et de la griffe: que de cette mêlée il est demeuré de part et d'autre neuf à dix mille chats sur la place qui ont infecté l'air à dix lieues de là par leur puanteur; ne diriez-vous pas: « Voilà le plus abominable sabbat dont on ait jamais ouï parler? » Et si les loups en faisaient autant, quels hurlements! Quelle boucherie! Et si les uns ou les autres vous disaient qu'ils aiment la gloire, concluriez-vous de ce discours qu'ils la mettent à se trouver à ce beau rendez-vous, à détruire ainsi et à anéantir leur propre espèce? et après l'avoir conclu, ne ririez-vous pas de tout votre cœur de l'ingénuité de ces pauvres bêtes.

LA BRUYÈRE.

Ne pourrions-nous pas nous persuader une bonne fois que notre pays n'est pas tout sur ce globe; que la terre entière ne tourne pas autour de lui, comme dans les cosmogonies antiques le soleil et les étoiles tournaient autour de la terre.

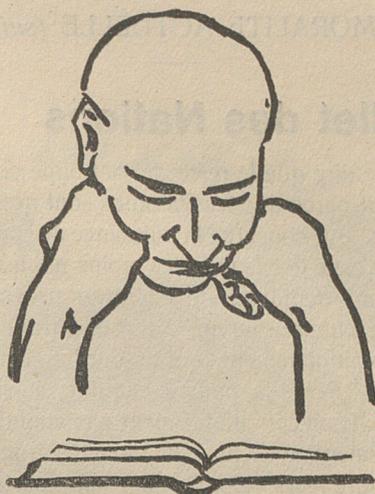
*

Soit aujourd'hui, soit demain, parlez à une ville d'honneur national, de drapeau national, de gloire, de patrie, et cette ville se lèvera comme un seul homme pour vous suivre. Montrez-lui, attaché à un morceau de bois, un morceau d'étoffe blanche, verte, jaune ou rouge, souvent en lambeau, d'autant plus précieuse qu'elle est plus déguenillée, et tous les citoyens iront se faire tuer s'il le faut.

*

Il y a dans notre pays, et il y aura peut-être toujours beaucoup plus de mérite à tuer un homme qu'à produire un sac de blé... On ne dit pas: une invention d'éclat, une production d'éclat. Sauver un homme qui se noie, ce n'est point même une action d'éclat. Le tuer, à la bonne heure!

ODYSSE BARROT.



Livres et Revues

LÉON TOLSTOÏ: *Journal intime des quinze dernières années de sa vie (1^{er} vol.)*¹

Ce livre, excellemment traduit par nos collaboratrices, M^{mes} Natacha Rostowa et Marguerite Jean-Debrit, ne peut être analysé. Jamais n'a mieux été réalisée l'identité de l'homme et de la pensée que chez Tolstoy. Et nous voyons ici l'Amour, personifié par l'apôtre, éclairer toutes choses de ses rayons. Pour faire œuvre d'analyste il nous faudrait donc dire ce que valent pour Tolstoy, examinés du point de vue du grand principe, tous les systèmes, toutes les religions, toutes les thèses, toutes les notions qui servent de moteur aux actions humaines. L'activité de Tolstoy, ses préoccupations, notées ici à la hâte au jour le jour, sont uniquement celles de l'homme d'amour. C'est pourquoi, il ne saurait y avoir de meilleur livre que celui-ci, où la bonté se révèle manifestation constante de la vie. Ce n'est pas là le simple développement d'un thème, mais un exemple.

Nul n'a autant le don des images que Tolstoy. Et c'est la chose la plus populaire qui soit en littérature. Fortes et belles, on les rencontre fréquemment dans le journal du penseur.

Le premier volume du *Journal intime*, dont la préface et les commentaires du biographe de Tolstoy, notre collaborateur et ami, Paul Birukoff, augmentent tant l'intérêt, ne comprend que les années 1895 à 1899. Il faut souhaiter que l'édition complète en soit poursuivie. Vous n'imaginez pas un train qui ne vous conduirait qu'à la première station de votre voyage.

Le Général et le Lieutenant. Correspondance entre Gustave Hervé et Charles-L. Hartmann. Introduction d'Henri Guilbeaux. Edition de *demain*, rue Merle-d'Aubigné, 15, Genève.

La Nation. — Ce courageux journal répond enfin à ce que les esprits libres et internationalistes attendaient en Suisse: un journal d'impartialité documentaire, cherchant la vérité du fait, au milieu des « vérités » nationales, et poursuivant fermement, sans défaillance, et malgré l'injure, la paix des peuples. Nous le saluons, et ses vaillants rédacteurs, MM. Maurice Rambert et Jean Debrit. La clairvoyance de Debrit, sa vision des origines et du sens de la tuerie des peuples sont particulièrement remarquables. Nous souhaitons que *La Nation* s'élève toujours plus librement au-dessus de toute question nationale. Nous attendons beaucoup de son œuvre, au moment où le journal devient quotidien, sous la forme d'une *feuille*, qui permettra à Debrit d'intensifier son libre combat. Frans Masereel y donnera chaque jour un dessin satirique.

¹ Jeheber, éditeur, 28, rue du Marché, Genève.

UNE MORALITÉ ACTUELLE (suite et fin)

Le Ballet des Nations

Je viens de dire que le reste de la troupe commençait à se relâcher. Soit parce que les Passions sont notoirement insuffisantes en ce qui concerne la puissance de stabilité, ou parce que, comme c'est le cas chez les moins nobles, elles se sont grisées de la forte liqueur de littérature provenant du cabaret de Satan, et que vinrent, à tort et à travers, le Soupçon et la Panique, notamment, qui assourdisaient les têtes des Nations, et la Peur, la pauvre coquine, saisie de *delirium tremens*. Les Danseurs ne faisaient pas attention à tout cela, mais ils dansaient avec un peu moins d'ardeur et commençaient à prendre leurs vis-à-vis pour leurs partenaires et vice-versa, au grand désespoir du Maître de Ballet qui s'agitait à son pupitre, faisait craquer ses jointures décharnées qui rendaient un bruit de castagnettes, et frappait les Somnolents Motifs de l'Humanité de l'orchestre de terribles coups de son bâton de racine de préjugés, durci au feu. Mais Satan commençait à craindre que la représentation ne prît fin intempestivement, car, excepté la voix de l'Héroïsme et les instruments mécaniques de la Science et de l'Organisation, les sons devenaient faibles et intermittents, et les Nations commençaient à hésiter et à flancher, et même à se faire des politesses comme si la fin était imminente.

« Ce n'est pas à faire », se dit Satan. « Nous ne sommes pas encore arrivés à la figure de la famine et de l'insurrection ! » Alors il fit signe de ses griffes archangéliques aux compagnons du péché et chuchota à la Rapine, au Meurtre et à la Convoitise, de lui amener deux nouveaux acteurs faisant partie des Vertus endormies de l'auditoire.

Elles paraissaient endormies, et quelques-unes, telles que la Sagesse, la Sérénité et la Tempérance, sans compter la Vérité, faisaient depuis longtemps des rêves consolants, après avoir fermé leurs yeux et bouché leurs oreilles aux soupirs et aux sons qui répugnaient à leurs principes, mais qu'elles n'avaient pas le courage d'interrompre. Deux des vertus ne dormaient pas et se tenaient immobiles sous le charme d'une horrible fascination. Leurs yeux fixes, leur ouïe tendue, si remplies d'horreur que cela devenait un plaisir. Elles s'appelaient la Pitié et l'Indignation, sœurs de race divine ; la première ressemblait à l'eau au clair de lune, elle était aussi aimable, murmurante et jolie, et, comme l'eau, dangereuse en son innocence. L'autre, dorée et ardente comme le feu, mais aussi, comme le feu, teintée d'un rouge formidable, purificateur mais dévastateur.

Vers ceux que cette danse avait fascinés d'horreur, accoururent, sur l'ordre de Satan, la Rapine, le Meurtre et la Convoitise, compagnons du Péché, mère et amant de la Mort, que les Dieux appellent l'Inquiétude. Et aussitôt ce noble couple de jumeaux, la Pitié et l'Indignation, répondirent à l'horrible sommation. La main dans la main, elles s'élançèrent en dehors du cercle des Vertus endormies et volèrent à ailes déployées au milieu de l'orchestre de Satan. La Peur et sa couvée reculèrent. L'Idéalisme et l'Aventure, en ce moment sur le point d'être épuisés à force de souffler dans leur trompette d'argent et leur cor de chasse, leur firent place avec empressement. L'Héroïsme, ce jeune géant aveugle et souriant, reconnut tout de suite la délicieuse haleine purifiante de la Pitié et le souffle ardent de l'Indignation ; il se secoua

et, avec une nouvelle vigueur, sa jeune voix divine chanta des paroles que personne ne pouvait distinguer, mais que tout le monde comprenait. Alors le Péché et ses compagnons tombèrent aux pieds des nouveaux arrivants et se mirent à les flatter.

Même avant que l'un ou l'autre de ce couple immortel eût proféré un son, les Danseurs affaîsés, les Nations sanglantes, las de la scène glissante à cause du sang et des entrailles répandus, sentirent le vent des ailes de la Pitié et de l'Indignation et furent soudain ranimés à leur souffle pur.

Le couple saint ne demanda pas d'instruments. La Pitié sanglota seulement, et ses sanglots semblaient des notes jaillissant de nombreuses harpes, noyant l'âme dans une douce folie. L'Indignation siffla et rugit comme un grenier en feu lorsque des étincelles pétillent en volant dans la moisson mûre et que les flammes montent à vingt pieds de hauteur sous l'influence de leur propre action.

La Mort était excédée de délices.

« Maintenant rien ne peut arrêter la danse », s'écria-t-elle. « Cela sera le plus grand triomphe du Maître de Ballet la Mort ! » Et, frappant sur son pupitre, elle prononça les paroles suivantes : « Mesdames et Messieurs, chères vaillantes Nations de mon corps de Ballet ! Nous allons procéder à la troisième et dernière figure ; la dernière, parce que, vous le savez, elle ne finira pas ! Car elle se nomme : *Revanche*. »

« Vous pouviez vous fier à moi, mon cher Maître de Ballet », ronronna tout doucement Satan, le Grand Impresario du Monde. « La Pitié et l'Indignation pourront renouveler la Danse de la Mort lorsque toutes les Nations auront dansé jusqu'à épuisement, et la troupe ordinaire, excepté peut-être la Peur et ses enfants, n'auront pas besoin de gratter et de souffler plus longtemps. »

Ainsi le Ballet des Nations continue.

VERNON-LEE.

Traduit par DAVID ROGET.

Souscription permanente

Studi., 5.— ; J., 5.— ; Eberh., 2.— ; Nied., 1.— ; une révoltée, 1.— ; un ami, 40.— ; Pil., 1.— ; J. R., 0.20 ; Brug., 0.50 ; Gino A., 1.— ; A. B., 160.— ; Véra S., 0.80 ; Arn., 1.— ; Philip., 3.— ; Ossowet, 20.— ; M. II, 50.—. Total : Fr. 291.50

Des comptes

Recettes : Vente au numéro, 188.20 ; librairie 62.20 ; abonnements, 144.60 ; souscriptions, 291.50. Total 686.50
En caisse au 20 mai 102.20

788.70

Dépenses : Impression nos 8, 9 et 10, expédit., librairie, etc. 897.25

Déficit... 108.55

Le coût du présent numéro n'est pas compris dans ces comptes.

Plusieurs abonnés se plaignent de ne pas recevoir leur journal régulièrement. Nous prions tous ceux à qui cela arrive de nous le signaler afin que nous réclamions à la poste.

CLAUDE LE MAGUET, qui vient de subir une opération chirurgicale, est dans l'impossibilité de répondre aux nombreuses lettres et communications qui lui ont été adressées ces derniers temps. Il prie ses correspondants de bien vouloir patienter un peu.

Le gérant responsable : SALIVES.